

n'as pas besoin de tant te presser, tu n'es pas pour arriver au Cap ce soir." Il n'y avait pas alors de pont jeté sur le St. Maurice, il fallait traverser ou en bac ou en canot.

Les deux associés s'embarquèrent tard, et il n'est que trop vrai que le pauvre Cooke ne se rendit pas au cap de la Madeleine. Quand Courteau aborda seul au rivage, on lui demanda : qu'as-tu fait de ton compagnon ?—Comme nous traversions il est tombé à l'eau et s'est noyé.—Mais voilà son chapeau, comment cela se fait-il ?—J'ai essayé de le prendre par les cheveux, son chapeau m'est resté dans la main.—Mais voilà du sang dans ton esquif ?—Il s'est frappé en tombant et a répandu le sang que vous voyez.

Evidemment, Jean Thomas Cooke avait été assassiné. Cependant il n'y avait pas de témoin du fait, et la loi, alors, n'était pas en vigueur comme elle est aujourd'hui, la chose ne fut pas poursuivie, mais tout le monde avait horreur de Courteau comme d'un meurtrier. Un monsieur Labbé, de la Pointe-du-Lac, alla recueillir la malheureuse famille, et emmena chez lui tous les enfants (au nombre de huit, croyons-nous) à l'exception de Thomas, qui n'étant encore âgé que de 16 ans, avait déjà choisi sa place à l'ombre des autels.

Mgr Plessis avait remarqué, parmi les autres élèves de Nicolet, cet enfant que M. Orfroy faisait instruire, aidé de quelques autres personnes ; avec sa perspicacité ordinaire, il avait deviné que cet élève serait un jour l'un des membres les plus distingués de l'Eglise du Canada.

Dans l'automne de cette même année, 1808, il le faisait rendre au Séminaire de Québec pour lui faire étudier la philosophie et la théologie. On sait qu'il demeurait lui-même au séminaire de Québec ; avec un pareil modèle sous les yeux, l'abbé Cooke commença dès lors son apprentissage à l'épiscopat, et certes il a profité à merveille des leçons de son illustre maître. Dans ses dernières années, il parlait encore très souvent des conférences familières et pratiques que l'évêque Plessis donnait chaque dimanche, et par lesquelles il épanchait dans le cœur de ses ecclésiastiques cet amour du devoir, ce zèle de l'apostolat dont il était tout rempli. Nul n'admirait plus sincèrement le grand évêque de Québec, et l'une des joies de ses vieux ans fut de voir Mgr Lafèche donner aux ecclésiastiques du collège des Trois-Rivières des conférences hebdomadaires rappelant celles qu'il avait reçues lui-même, avec tant de reconnaissance dans sa jeunesse.

Après avoir passé une année au Grand Séminaire, le jeune abbé Cooke fut envoyé à St. Hyacinthe. On parlait beaucoup alors de la fondation d'un collège dans cette ville, et M. Girouard, curé de la paroisse, qui était à la tête du mouvement, désirait établir une bonne école qui fût comme le noyau de la future communauté. L'évêque de Québec entraînait complètement dans ses vues, et voilà pourquoi il lui envoyait comme professeur un homme d'énergie et de talent. L'école que l'abbé Cooke établit (1) dans la *Salle des habitants*, devint donc le berceau du collège de St. Hyacinthe, comme l'école de M. Bellerive avait été le berceau du collège de Nicolet. Une lettre de M. l'abbé Ouellette nous apprend même que le jeune professeur avait été chargé de tenir les comptes des dépenses faites pour la fondation du nouveau collège. "Mgr Cooke," ajoute l'abbé Ouellette, "aimait à donner ces détails. En 1852, quand les écoliers de St. Hyacinthe allèrent à Québec, ils arrêtèrent aux Trois-Rivières et Mgr Cooke voulut bien leur adresser la parole, et leur dit, en cette circonstance, qu'il se rappelait toujours avec plaisir son séjour ici." Voilà donc que le nom de Mgr Cooke est inséparable de l'histoire du collège de St. Hyacinthe, comme il l'est de celle des collèges de Nicolet et des Trois-Rivières, tant il est vrai que toute sa vie ne fut qu'un long acte de dévouement en faveur de l'éducation.

Après deux années d'enseignement à St. Hyacinthe, l'abbé Cooke retourna au Grand Séminaire de Québec. L'esprit d'ordre qui l'a toujours distingué se faisait remarquer surtout pendant ses années d'études théologiques. Il n'avait pas cette légèreté qui fait voler d'une étude à une autre étude et d'un livre à un autre livre. Il se moquait agréablement de certains ecclésiastiques de son temps qui avaient toujours beaucoup de livres sous le bras et peu de science dans la tête. Il étudiait peu d'auteurs, mais il s'appropriait la science de ceux qu'il étudiait : *timeo hominem unius libri*.

Tout en continuant à étudier la théologie, il fut nommé, en 1812 professeur de seconde au petit séminaire de Québec, puis professeur de Rhétorique (2) en 1813, ce qui montre le cas que l'on faisait des capacités du jeune ecclésiastique Nicolétain.

Enfin, le 11 Septembre 1814, il recevait l'ordre sacré de la prêtrise, et Mgr. C. Panet, (3) coadjuteur de l'évêque de Québec et curé de la Rivière Ouelle l'appela auprès de lui, pour lui faire exercer la double fonction de Secrétaire et de Vicaire. (4) L'abbé Cooke remplit ce pénible ministère pendant trois ans, puis il partit pour exercer un ministère plus difficile encore, celui de missionnaire à la Baie des Chaleurs. Dieu qui avait de grandes vues sur lui voulait donner à ses vertus le cachet de l'épreuve ; l'or, avant d'être réputé pur doit avoir passé par le creuset. Le poste principal de ses missions, celui où il résidait, était la Caraque, mais il avait dix autres postes à desservir, il devait parcourir pour cela soixante-dix lieues de côte. Pendant six longues années il accomplit sa rude tâche avec une gaieté de cœur et une persévérance admirables. Dans une maladie que ses fatigues lui avaient fait contracter, un accident faillit lui devenir tout-à-fait funeste : il prit un poison violent en guise d'une médecine qui lui était préparée. Il se rendit aux portes du tombeau. Dieu, cependant, ne permit pas à la mort de frapper son dernier coup, le missionnaire revint à la santé, mais il se ressentit toute sa vie des suites de ce déplorable accident.

Mgr Plessis avait promis au missionnaire de la Caraque la cure de St. Ambroise. Après six ans de travail, le pauvre prêtre rappela à son évêque la promesse qu'il lui avait faite. Hélas ! cette promesse ne pouvait être exécutée pour le moment ; l'abbé Cooke se retira alors à la Pointe-du-Lac, en attendant les jours favorables. Il n'eût pas longtemps à attendre ; dès le 1er Mars 1824, Mgr. Plessis se trouvait en état

de tenir sa parole, et installait son ex-secrétaire dans la cure de St. Ambroise.

Le digne curé montra ici, d'une manière particulière, son cœur de prêtre et d'apôtre. Il se dévoua au bien de ses ouailles avec un amour et un zèle qui ne semblaient pas connaître de bornes. On eût dit qu'il voulait reprendre les quelques mois de repos, pourtant si bien mérités, qu'il avait eus l'année précédente. Comme il avait deux églises à desservir, celle de la paroisse et celle des Hurons de Lorette, il obtint la permission de dire deux messes par dimanche, et il prêchait aux deux messes. Il catéchisait les enfants avec un soin extrême et une patience à toute épreuve. Mais ce n'est pas tout. Dans son amour pour la jeunesse, dans le désir qu'il avait de la voir instruite et pieuse, il poussa le dévouement jusqu'à ouvrir une école dans son presbytère, et à se faire lui-même l'instituteur des jeunes enfants de sa paroisse. Voilà, croyons-nous, un trait incomparable.

Quelle simplicité antique et sublime ! Certes, Monseigneur Cooke était admirable, lorsqu'il apparaissait dans tout l'éclat de sa dignité, entouré du respect et de l'affection du peuple, mais nous ne saurions l'admirer nulle part autant que dans ses fonctions d'instituteur, lorsqu'il enseignait à des enfants pauvres et ignorants, les rudiments de la grammaire française ou de la grammaire latine. Quelle humilité, quel amour et quelle patience ne lui fallait-il pas ? Les paroissiens de St. Ambroise se montraient dignes du curé qu'ils possédaient, ils l'aimaient de tout leur cœur, et ils étaient soumis comme des enfants à toutes ses volontés.

Cependant, Mgr Plessis, qui avait l'œil ouvert sur toutes les parties de son diocèse à la fois, avait bien remarqué ce prêtre d'élite qui conduisait sa paroisse comme une communauté religieuse ; il résolut de se l'associer d'une manière plus étroite, et de lui confier un poste plus important. La ville des Trois-Rivières laissait à désirer sous le rapport de la piété et du bon ordre, il la lui confia, et lui donna en même temps le titre de Grand-Vicaire.

Le curé de St. Ambroise quitta donc ses paroissiens bien-aimés, qu'il avait desservis pendant onze ans, et qui s'étaient toujours montrés si dociles. Il y eut bien des larmes à son départ. Les Sauvages surtout semblaient inconsolables, et longtemps après, un grand nombre d'entre eux se donnaient encore le plaisir d'aller lui rendre une visite, chaque année.

Un de leurs chefs garda même cette habitude jusqu'à la mort de Mgr Cooke, et ce sont ses visites fréquentes qui ont établi l'espece d'intimité qui existe encore aujourd'hui entre la famille Cooke et la famille Vincent.

Le Grand-Vicaire Cooke arriva aux Trois-Rivières en 1835. En prenant possession de sa nouvelle paroisse, il résolut de la réformer à force d'amour, de prudence et de zèle. Il ne mit pas la faux dans la moisson avant sa maturité, sous prétexte que les mauvaises herbes avaient tout envahi, il ne brusqua rien, mais il se mit à prêcher au nom de J. C., et à se dévouer tout entier pour le bien de sa paroisse. Le peuple voyant les œuvres de zèle de cet apôtre, lui voua bientôt un amour immortel ; or, lorsqu'un prêtre s'est attiré l'amour de ses ouailles, on peut dire qu'il a déjà gagné sa paroisse toute entière. Dès lors son ministère sera nécessairement fructueux. Monseigneur Cooke eut en effet des succès étonnants aux Trois-Rivières. Il n'était pourtant pas ce que l'on appelle un orateur, il ignorait ces grands mouvements qui distinguent les maîtres ; dans la pensée et dans l'expression il n'avait rien d'original ni de saillant, il n'avait rien que de commun dans le geste, mais il avait l'éloquence qu'il faut pour faire admirablement l'œuvre du Seigneur. (1) Son air digne et vénérable imposait à son auditoire. Sa voix forte et sonore lui permettait de tonner contre les vices et de porter l'effroi dans les consciences coupables, sa sensibilité lui donnait l'empire sur tous les cœurs. Il outrepassait même, quelquefois, la juste application du précepte d'Horace : *Si vis me flere dolendum est primum ipsi tibi* ; il s'attendrissait trop vite, et manquait ainsi une partie de l'effet qu'il aurait produit, parce que son auditoire n'avait pas eu le temps de partager son émotion. La ville des Trois-Rivières changea de face sous son habile et pieuse direction. On a bien pu continuer de l'appeler du nom banal de bourg-pourri ; mais certes le bourg-pourri valait beaucoup mieux que plusieurs des excellentes villes de la province.

Le bon curé ne regardait pas à ses peines. Quelquefois, après avoir entendu beaucoup de confessions, après avoir prêché à la messe et aux vêpres, au moment ou tout autre prêtre, harassé, s'en fut retourné paisiblement à son presbytère, il commençait une instruction en anglais pour ceux de ses paroissiens qui ne comprenaient pas notre langue.

Cependant, il ne bornait pas ses travaux aux limites de la cité. "Le poste des Forges St. Maurice, le Cap de la Madeleine, la paroisse de St. Maurice le voyaient tour à tour distribuer le pain de la parole," et pendant longtemps, pour partager ce ministère laborieux et pénible, il n'eût qu'un seul assistant.

Retraites, indulgences, confréries, il était ingénieux à se servir de tout pour arriver à ses fins : l'amendement, la sanctification de son troupeau. Comme il fut heureux de recevoir dans sa paroisse l'abbé Chiniquy, quand cet apôtre, passé aujourd'hui dans le camp de Baal, enrôlait le peuple canadien tout entier sous les étendards de la sainte tempérance ! Ce n'était pas seulement avec plaisir, c'était avec enthousiasme qu'il avait invité son peuple à venir entendre Mgr de Nancy, ce saint évêque qui était comme une personnification du zèle expansif et du vieil esprit de foi de la France. Il faudrait faire revivre les pages des journaux du temps, où se trouve racontée la réception splendide faite à l'évêque missionnaire ; ces pages sont un précieux enseignement et une relique véritable, ce sont des fleurons pour la couronne de Mgr Cooke.

(1) Mgr Cooke n'était pas écrivain, non plus. Ses mandements ne sont remarquables que par le ton vraiment épiscopal qui y règne, et par une grande simplicité de style qui rappelle le style des Actes des Apôtres.

(A continuer.)

L'ÉDUCATION DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC.

L'ÉDUCATION SUPÉRIEURE OU COLLÉGIALE.

C'est l'éducation qui se donne dans nos écoles normales et dans nos collèges.

ÉCOLES NORMALES.—Je suis partisan déclaré de nos écoles normales. Elles tiennent un juste milieu entre nos écoles modèles ou académiques et nos collèges ; elles comblent une lacune qu'aucune autre institution ne saurait mieux remplir. Je ne connais qu'une seule de ces écoles : celle de Québec.

J'ai eu occasion de suivre d'assez près cette institution, et je n'en dirai qu'un mot. Son système d'enseignement me semble

à l'abri de la critique. Ses professeurs sont des hommes remarquables, non seulement par leur savoir, mais encore par leur extrême habileté dans l'art de l'enseignement. Aussi les progrès que les jeunes gens font à l'école Normale Laval dans l'espace des deux ou trois années que dure le cours d'études, sont-ils étonnants.

L'agriculture y est enseignée avec soin, non seulement aux élèves-maîtres, mais aussi aux élèves-maîtresses. Tous se livrent à cette étude avec ardeur et un goût décidé. Enfin, cette institution jette chaque année, dans nos campagnes, un certain nombre d'instituteurs et d'institutrices dont l'enseignement éclairé et intelligent portera bientôt les plus grands fruits.

A mon avis, nul argent du gouvernement n'est plus profitablement employé que celui qui est destiné au soutien de ces écoles. Seulement, je réclamerais deux améliorations : d'abord, qu'une plus large part fût faite à l'enseignement de l'agriculture ; ensuite que les portes de ces écoles fussent plus largement ouvertes.

A cause des cours de sciences qui s'y donnent, je ne connais rien de mieux qu'un séjour d'une année à l'école Normale pour compléter un cours d'études commerciales ; rien de mieux, non plus, pour préparer un jeune homme à entrer dans la carrière industrielle. Qu'on ouvre donc toutes grandes les portes de ces établissements ; qu'on en permette l'entrée aux externes ; et que les jeunes gens qui se destinent au commerce ou à l'industrie, puissent avoir accès—moyennant rétribution—aux excellentes leçons qui s'y donnent.

Pour former de bons instituteurs, ces écoles sont indispensables. En effet, le mot *pédagogie* n'est pas un vain mot : il signifie *l'art d'enseigner, l'art de diriger les enfants*. Pour bien enseigner il ne suffit pas de savoir, il faut encore savoir enseigner. Or, cet art, comme tout autre, s'apprend.

On se plaint qu'un certain nombre des jeunes gens qui sortent des écoles Normales embrassent d'autres carrières que celle de l'enseignement : tous ne se font pas instituteurs. Cela, à mon avis, ne fait ni chaud ni froid.—Que quelques-uns se fassent marchands, ou industriels, si cela leur convient, qu'est-ce que cela fait ? Ce qui importe, c'est que dans le commerce, dans l'industrie, dans l'agriculture, comme dans l'enseignement et dans toutes les carrières, on ait des hommes compétents et capables de bien remplir leurs fonctions, pour le plus grand bien du pays.

COLLÈGES. L'enseignement, dans ces institutions, laisse à désirer sur plus d'un point.

Le professorat, dans nos collèges canadiens, est bien la carrière la plus ingrate que je connaisse. Rebattre, sans cesse, les mêmes choses, pendant quinze, vingt ans et plus ; parcourir toujours les mêmes sentiers monotones pour un salaire qui varie de vingt à cent piastres annuellement ; enfin, être astreint à suivre à la lettre les règles rigides d'un monastère : c'est plus qu'ennuyeux, c'est héroïque !

Il serait à souhaiter que toutes les classes fussent dirigées par des prêtres reconnus pour leur expérience autant que pour leur savoir. Malheureusement, dans l'état actuel des choses, cela n'est guère possible ; et on voit encore quelques-unes des classes sous la direction de jeunes ecclésiastiques dont le savoir, et surtout, l'expérience, laissent à désirer. Avec le temps, il faut l'espérer, cet état de choses s'améliorera.

Dans nos collèges, il y a, autant que je le puis voir, un défaut commun : on s'adresse trop à la mémoire des jeunes gens, pas assez à leur entendement : on leur fait trop apprendre par cœur. Ce que j'ai dit de l'enseignement de la géographie, de l'histoire, etc., dans les écoles modèles, s'applique, avec non moins de raison, aux premières années des études collégiales. Mais, du moment que le jeune homme est rendu à l'étude des belles-lettres, et à plus forte raison, à celles des sciences, alors tout doit s'apprendre par raisonnement ; tout doit s'enseigner par cours et par leçons que l'élève écoute et dont il prend note pour en rendre compte. Il n'est qu'une chose dont la lettre doit être confiée à la mémoire : ce sont les pages choisies des écrivains, poètes, prosateurs, orateurs, etc. Ces pages ornent le cœur et l'esprit, et c'est là leur grande utilité.

Quant à l'étude du grec et du latin, son utilité ne laisse aucun doute dans mon esprit ; seulement je voudrais qu'on l'enseignât mieux.

Cette étude développe le jugement, nourrit l'intelligence mieux que ne le pourrait faire aucune autre étude. Nul jeune homme ne devrait être admis à l'étude des professions libérales, s'il n'a subi un cours d'études classiques. Ce n'est que par ces études longues et minutieuses que l'intelligence acquiert ce plein développement que réclame impérieusement l'exercice de ces professions pleines de responsabilité.

Les Américains qu'on nous cite toujours pour modèles, en savent quelque chose.

L'éducation élémentaire et moyenne est chez eux, assez répandue ; pas autant, cependant, qu'on semble le croire. D'après un rapport tout récent d'un savant américain, que j'ai sous les yeux, il y a, aux Etats-Unis, quatre millions et demi d'adultes et de jeunes gens au-dessus de dix ans qui ne savent ni lire ni écrire, et dix millions, probablement, qui ne savent lire que très imparfaitement. L'éducation, bien loin de s'accroître tend, au contraire, à diminuer ; et cela non seulement parmi les immigrants mais aussi parmi la population indigène, même dans la Nouvelle-Angleterre.

Quant à l'éducation classique, elle y est extrêmement négligée. Les professions libérales, la médecine particulièrement, regorgent de sujets tout-à-fait incapables. On peut dire que, très-souvent, ceux qui brillent de quelque éclat dans les professions libérales, sont des hommes peu instruits. En dehors de leur spécialité, ils ne savent rien.

Cette remarque s'applique, avec non moins de raison, à la classe industrielle, aux chefs d'usines, spécialement. Si, par haard, vous rencontrez un homme vraiment capable et instruit à la tête d'un grand établissement, soyez sûr que le plus souvent, c'est un étranger : un Anglais, un Français, ou un Allemand.

Aussi, les grandes écoles des Etats-Unis font-elles des efforts incroyables pour répandre le goût des études classiques, et relever, par là, le niveau des études professionnelles. L'école de Harvard est entrée la première, dans la voie des améliorations, l'autre, dernière, elle a inauguré un système qui se rapproche—mais de loin—de celui qui est suivi à l'Université-Laval. Jusqu'où le succès couronnera-t-il ses efforts ? L'avenir seul pourra le dire.

Il ne sera pas sans intérêt d'ajouter que le premier étudiant qui a pris ses degrés à Harvard, sous le nouveau système, est un jeune Québécois : M. Bradley, élève de l'Université-Laval. Il ne faut pas se le dissimuler : si nous avons beaucoup à imiter chez nos voisins, nos voisins ont beaucoup à imiter chez nous.

Pour revenir à nos collèges, je me suis souvent demandé s'i

1 Il avait pour compagnon un M. Leclerc.

(2) M. l'abbé Ls. O. Gauthier nous fait remarquer qu'alors la Seconde tenait lieu de Rhétorique et réciproquement.

(3) Consacré en 1807 sous le titre de Saldes en Mauritanie. Mgr Panet succéda à Mgr Plessis en 1835.

(4) L'auteur de la biographie de Mgr Cooke publiée par le journal des Trois-Rivières a fait erreur, croyons-nous, en disant que Mgr Cooke avait été vicaire de M. Girouard, à St. Hyacinthe.